

Groupe d'études « La philosophie au sens large »

Animé par Pierre Macherey

15/04/2009

L'utopie anticonformiste et apolitique de Fourier (4)

Gimblettes harmoniques : une autre éducation

Pour que les harmoniens en viennent à composer la considération de l'intérêt commun avec celle de leur intérêt propre, tout en comprenant que cette composition n'appelle de leur part aucun sacrifice, aucun renoncement, mais au contraire constitue le meilleur moyen de parvenir à leurs fins, dans des conditions qui fusionnent la considération de l'utile à celle de l'agréable, il faut qu'ils y soient préparés, et donc qu'ils soient pris très tôt, dès les premiers âges de la vie, en vue que soit effectuée leur incorporation à l'Ordre combiné et au mode de vie sérié et engrené que celui-ci instaure. De là l'intérêt appuyé que manifeste Fourier pour les problèmes de l'enfance, qu'il appelle le troisième sexe, non sans doute en vue de la cantonner dans un genre séparé, donc de l'enfermer dans un ghetto, si doré que celui-ci puisse être, mais afin de lui restituer une dignité équivalente à celle dont bénéficient les adultes, indûment réputés en Civilisation être les seuls à être des actifs : à leur niveau, les enfants peuvent participer directement au jeu social, et il n'y a pas lieu de les en exclure en pratiquant à leur égard, soi-disant pour leur bien, une ségrégation mutilante, aussi bien pour eux en particulier que pour la collectivité, qui a tout bénéfice à profiter de la collaboration qu'ils sont en mesure d'apporter au fonctionnement d'ensemble du système harmonien : ce dernier, tout simplement, ne peut se passer d'eux, ne serait-ce que parce qu'ils en préparent la reproduction.

L'enfance, le troisième sexe, est en réalité un stade de l'existence humaine extraordinairement complexe et mouvant : elle représente par définition une situation de passage et de transformation et non un état homogène et stable ; l'enfant comme tel, constituant une entité *sui generis*, n'existe pas : c'est une invention des psychologues. C'est pourquoi il y a lieu, si on veut développer au mieux ses dispositions et en tirer parti pour la collectivité tout entière, d'en décomposer aussi finement que possible les phases, au lieu de la traiter en bloc, ce qui est le meilleur, ou plutôt le pire moyen de l'isoler du reste de la société. Fourier procède en conséquence à un échelonnement minutieux des âges de l'enfance, dont chacun appelle des types d'intervention appropriés : la première année de la vie est celle où on est à l'état de nourrisson ; ensuite, de 1 à 2 ans, on devient poupon ; puis, de 2 à 3 ans, lutin ; de 3 ans à 4 ans ½, bambin (et bambine, puisque c'est à partir de ce moment qu'on commence à distinguer garçons et filles) ; de 4 ans ½ à 6 ans ½, chérubin (et chérubine) ; de 6 ans ½ à 9 ans, séraphin (et séraphine) ; de 9 ans à 12 ans, lycéen (et lycéenne) ; de 12 ans à 15 ans ½, gymnasiien (et gymnasiienne) ; la phase suivante, de 15 ans ½ à 20 ans, est celle où joveux et joveuses se préparent à entrer dans des relations amoureuses, donc quittent progressivement le troisième sexe pour devenir hommes ou femmes, qui affichent des préférences sexuelles, se disposent à les mettre effectivement en pratique, et accèdent de ce fait à un nouveau régime d'existence qui fait d'eux des adultes à part entière.

Voyons, à titre d'exemple, pour nous faire une première idée des pratiques éducatives harmoniennes, comment, dans l'Ordre combiné, on s'occupe des lutins, dont les soins sont confiés à des bonnins et à des bonnines :

« Les bonnins et bonnines exploiteront d'abord la manie de furetage si dominante chez l'enfant de deux ans. Il veut entrer partout, manier, retourner tout ce qu'il voit. Aussi est-on obligé de le tenir à l'écart dans une pièce démeublée, car il briserait tout.

Ce penchant à tout manier est une amorce naturelle à l'industrie ; pour l'y attirer, on le conduira aux petits ateliers ; il y verra des enfants de 2 ½ et 3 ans opérant déjà avec de petits outils, petits marteaux. Il voudra exercer sa manie imitative, dite singerie ; on lui prêtera quelques outils, mais il désirera être admis avec les enfants de 26, 27 mois qui savent travailler et qui le repousseront.

Il s'obstinera si ce travail est au nombre de ses instincts ; alors, le bonnin ou le patriarce présent lui enseignera quelque parcelle du travail, et il parviendra bien vite à se rendre utile sur quelques riens qui lui serviront d'introduction ; examinons cet effet sur un menu travail à portée des plus petits enfants, un égoussage et triage de pois verts. Ce travail qui occuperait chez nous des bras de trente ans sera confié à des enfants de 2, 3, 4 ans : la salle contient des tables inclinées, à diverses concavités ; deux bambines sont assises au côté supérieur, elles égrènent les pois en silique (il s'agit d'une sorte particulière de pois, de très petites dimensions) ; l'inclinaison de la table fait rouler le grain vers le côté inférieur où se trouvent assis trois lutins ou lutines de 25, 30, 35 mois, chargés du triage et pourvus d'instruments spéciaux.

Il s'agit de séparer les plus petits pour le ragoût au sucre, les moyens pour le ragoût au lard et les gros pour la soupe. La lutine de 35 mois choisit d'abord les petits qui sont les plus difficiles à trier ; elle renvoie tout le gros et le moyen à la cavité suivante, où la lutine de 30 mois pousse à la troisième cavité ce qui paraît gros, renvoie à la première ce qui est petit, et fait glisser le moyen grain dans le panier. Le lutin de 25 mois, placé à la troisième cavité, a peu de choses à faire, il renvoie quelque moyens grains à la deuxième et recueille les gros dans sa corbeille.

C'est à ce troisième rang qu'on placera le lutin débutant, il s'entremettra fièrement à pousser les gros grains dans le panier ; c'est un travail de rien, mais il croira avoir fait autant que ses compagnons ; il se passionnera, prendra de l'émulation, et dès la troisième séance, il saura remplacer le bas lutin de 25 mois, rejeter les grains de deuxième grosseur en deuxième case, et recueillir seulement ceux de première faciles à distinguer. Dès qu'il saura figurer à ce minime travail, on lui placera solennellement sur son bourrelet ou bonnet un pompon d'aspirant au groupe d'égoussage des pois verts.

C'est une précaution employée dans tous les ateliers sociétaires que de réserver aux très petits enfants un travail de nulle valeur, comme celui de recevoir quelques gros pois qu'on fait glisser vers l'enfant et qu'il pousse dans une corbeille. On pourrait faire cela sans lui et sans perdre de temps, mais on manquerait l'amorce industrielle qu'il faut toujours présenter à un lutin arrivant dans l'atelier et même à un bambin ou chérubin ; car tel qui n'a pas pris parti à 2 ans, pourra s'engager à 3 ou à 4.

Cette amorce qu'on réserve partout aux divers âges ne peut être pour le lutin de 24 mois qu'une ombre de travail, flattant son amour propre, lui persuadant qu'il a fait quelque chose, et qu'il est presque l'égal des bas lutins de 26, 28 mois, déjà engagés à ce groupe, déjà revêtus de panaches et d'ornements qui inspirent un profond respect au lutin débutant. » (*Le nouveau monde industriel et sociétaire, Œuvres complètes*, éd. Anthropos, 1966, t. VI, p. 182-183, section III, Education harmonienne, chap. 19, « Education des lutins par les bonnins et bonnines »)

De la vision de ce tableau charmant, dont on imagine qu'il aurait pu fournir son sujet à une toile de Boilly qui était à l'époque de Fourier le meilleur peintre français de l'enfance, se dégage en premier lieu la leçon suivante : l'affaire propre de l'éducation est d'inventer des moyens, proprement des dispositifs concrets, et en particulier les éléments constitutifs d'un mobilier pédagogique avant la lettre, qui, le plus tôt possible, permettent à l'enfant, en exploitant ses « amorces naturelles à l'industrie », de travailler, donc de mener une existence socialement active, ce qui est la condition pour que, au lieu de le maintenir en marge de la collectivité, comme un bel oiseau qu'on garde enfermé dans une cage en vue de le protéger contre les atteintes venues du monde extérieur, on l'y associe comme un membre à part entière ; bien sûr, cela doit se faire au niveau qui est le sien, dans le cas de figure envisagé, en

tant que lutin qui n'est pas encore bambin mais aspire ardemment à le devenir, ce qui stimule au plus au point son intérêt pour les types d'activités qu'on lui propose, dans lesquelles il se lance avec la plus grande énergie et le plus grand sérieux, ce qui n'empêche que ces activités maintiennent un caractère amusant, ludique, mêlant, comme c'est aussi le cas pour les travaux effectués par des adultes, agrément et utilité. Sans doute, le type d'activité qu'on propose au lutin n'est, comme le dit joliment Fourier, que « l'ombre d'un travail », entendons par là un travail à sa portée, qu'il peut exécuter sans trop de peine, ce qui lui permet, dans le cadre bien sûr d'une courte séance, d'y consacrer le degré d'attention dont il est capable, en y trouvant un moyen d'épanouissement personnel, éventuellement sanctionné par l'attribution de signes honorifiques de distinction qui l'encouragent à persévérer dans son effort : ces hochets ne plaisent d'ailleurs pas qu'aux enfants, et les adultes n'en sont pas moins friands.

Ce qui est proprement extraordinaire, dans la scène du triage des pois que Fourier donne à voir, c'est qu'elle constitue, en réduction, miniaturisée du fait d'être ramenée à la taille d'enfants qui n'ont pas encore trois ans, une image frappante de quelque chose qui n'existait pas encore, du moins pas complètement, au temps de Fourier, et que les développements ultérieurs de l'industrie appelleront l'organisation rationnelle du travail, dont l'un des avatars est le travail à la chaîne : pour faciliter l'exécution des tâches, ce qui permet concrètement de l'accélérer, donc de gagner du temps, et en Civilisation le temps c'est de l'argent, on les décompose de manière à les ramener à une succession de gestes simplifiés au maximum, nécessitant une extrême économie de moyens, et susceptibles d'être répétés à l'infini de façon machinale ; la séquence des *Temps Modernes* où l'on voit Charlot serrer des boulons en est une illustration. C'est bien quelque chose de ce genre que suggère l'évocation proposée par Fourier, qui, généralement, et non seulement dans le contexte propre à l'éducation des enfants, pense qu'on doit différencier le plus possible les postes de travail dans le cadre d'un aménagement de la production qui vise à en obtenir un maximum de rendement. Alors, faut-il voir en Fourier un précurseur du taylorisme, méthode particulièrement ingénieuse pour extorquer à la force de travail encore plus de survalueur ? Mais, à y regarder de plus près, on se rend compte que le système qu'il préconise répond à de tout autres principes et motivations, dans la mesure où il est appelé à produire des effets dans la perspective offerte par une économie qui, comme on l'a vu, ne soit pas seulement une économie de choses, mais aussi, indissociablement, une économie de personnes, donc une économie passionnée pour laquelle la considération de l'utilité fusionne avec celle de l'agrément. Dans la perspective qu'il adopte, il n'est pas question de rendre le travail machinal au point de le ramener à la reproduction abrutissante de mouvements accomplis automatiquement, ce qui réduit le travailleur au statut d'organe de la machine qu'il fait fonctionner, ou plutôt qui l'entraîne dans son mouvement, faisant ainsi de lui l'instrument de son instrument, donc proprement en l'aliénant, - dérive dont une séquence des *Temps Modernes* propose une vision hallucinante. Lorsque Fourier fait voir « le lutin débutant... s'entremettant fièrement à pousser les gros grains dans le panier », alors même qu'il s'agit d'une tâche infime, dont la valeur productive mesurée en termes quantitatifs est quasi nulle, ce qui rend à première vue dérisoire l'enthousiasme avec lequel l'enfant est incité à accomplir cette « ombre de travail », il ajoute : « c'est un travail de rien, mais il croira avoir fait autant que ses compagnons ; il se passionnera, prendra de l'émulation, et dès la troisième séance, il saura remplacer le bas lutin de 25 mois, rejeter les grains de deuxième grosseur en deuxième case, et recueillir seulement ceux de première faciles à distinguer ». En poussant de gros pois dans un panier, le lutin n'aura sans doute pas créé beaucoup de valeur ajoutée, mais, ce qui est beaucoup plus intéressant et important au point de vue de la collectivité considérée dans son ensemble, il aura commencé à améliorer sa propre capacité à travailler, qu'il pourra ensuite exploiter en se consacrant progressivement à des activités moins symboliques : c'est-à-dire qu'il participe à l'activité commune tout d'abord en se perfectionnant soi-même, ce qui le

prépare à devenir, plus tard, un membre à part entière de séries engrenées dans lesquelles il jouera son rôle à plein régime, par exemple en devenant un expert dans la greffe de poiriers de type Messire-Jean ou dans le rempotage de la renoncule de type jaspé-panaché, fonctions hautement spécialisées dont le tri des gros pois fournit déjà une version d'attente, qui constitue une « amorce naturelle à l'industrie ».

L'enfant de deux ans est donc mis au travail, et au travail commun, dans des conditions telles que, premièrement, les tâches qui lui sont proposées sont à sa mesure et ne risquent guère de le fatiguer, et, deuxièmement, il participe de ce fait à un certain degré au jeu social, au lieu d'en être exclu ou d'être mis en réserve de celui-ci : cette participation a pour finalité principale, non de produire de la valeur échangeable, ce qui de toutes façons n'est pas à l'ordre du jour en Harmonie, mais de se réaliser lui-même au mieux de ses forces, dans la perspective de son incorporation future à des groupes dont les activités se situent à un niveau plus élevé, incorporation qui se trouve de fait amorcée dès les âges les plus tendres de la vie où l'enfant est déjà traité en harmonien, membre de plein droit de la collectivité. De cette manière est confortée l'impulsion à se rendre utile, qui existe chez les petits enfants, bien qu'elle soit souvent freinée pour des raisons de facilité, car il est clair que son exploitation nécessite de grandes précautions, coûteuses en temps et en attention, ce qui demande un investissement apparemment disproportionné par rapport aux résultats qu'il procure immédiatement, argument qui cesse de valoir si on raisonne sur le long terme : on se rend compte alors que la peine prise à exercer les amorces naturelles à l'industrie telles qu'elles existent chez le petit enfant est amplement compensée par les bénéfices ultérieurs qu'on peut en attendre, des bénéfices qui ne valent pas seulement pour telle ou telle personne en particulier mais sont appréciables au point de vue de la communauté tout entière ; tout le monde a donc à y gagner, ce qui constitue le précepte de base de la nouvelle économie harmonienne. En même temps, les responsabilités dont le lutin se voit chargé retiennent son intérêt au même titre que pourrait le faire n'importe quel jeu distrayant, ce qui a pour conséquence qu'il les remplit à la fois avec sérieux et avec le plus grand plaisir, comme c'est d'ailleurs le cas des adultes occupés à des tâches de niveau plus élevé qui, par le moyen des courtes séances dont bénéficient aussi les enfants, se prêtent à être exécutées de manière ludique, dans des conditions qui, redisons le une fois de plus, joignent utilité et agrément. A un moment où le travail des enfants, tel qu'il s'effectue dans le contexte de l'exploitation capitaliste dont les moyens ont été renforcés par la révolution industrielle, devient un objet de scandale, et commence à être soumis à une législation qui en contrôle les abus les plus voyants, Fourier, comme le fera également Marx, ne préconise pas du tout que les enfants soient soustraits à la nécessité de travailler, pour pouvoir être élevés et éduqués dans le cadre artificiel de lieux réservés, entièrement consacrés à leur formation, comme le sont nos écoles modernes dont les Jésuites ont eu les premiers l'idée à la fin du XVIe siècle, mais au contraire il insiste sur la nécessité de les faire travailler le plus tôt possible dans des conditions qui les associent au travail commun, sous condition bien sûr que ce travail ne soit pas effectué dans le cadre d'un monde aliéné, du type de celui dont la Civilisation offre le désolant spectacle, et qu'il ne débouche pas sur une exploitation indue des capacités humaines par laquelle les détenteurs légaux de l'outil de travail s'en approprient les résultats, mais en favorise au contraire le plein épanouissement. On retrouvera un écho de ce message, pendant la première moitié du XXe siècle, dans la pédagogie de Célestin Freinet théoricien de l'éducation par le travail, dont l'inspiration première lui vient en partie de Fourier.

Ce sont ces thèmes que Fourier développe de manière systématique dans la suite du passage cité :

« L'enfant de 2 ans trouve donc aux petits ateliers d'une phalange quantité d'amorces que la civilisation ne saurait lui offrir ; elles sont au nombre d'une vingtaine, dont je vais donner un tableau
Ressorts d'éclosion des vocations :

- 1/ Les charme des petits outils, en dimension graduées pour les divers âges, et de petits ateliers.
 - 2/ Les gimblettes harmoniques, en application de tout l'attirail des gimblettes actuelles, chariots, poupées, etc., à des emplois d'apprentissage ou de coopération en industrie.
 - 3/ L'appât des ornements gradués ; un panache suffit déjà chez nous pour ensorceler un villageois, lui faire signer l'abandon de sa liberté ; que sera donc l'effet de cent parures honorifiques pour enrôler un enfant au plaisir et à des réunions amusantes avec ses pareils.
 - 4/ Les privilèges de parades et maniements d'outils ; on sait combien ces amorces ont de pouvoir sur l'enfant.
 - 5/ La gaité inséparable des réunions enfantines quand elles travaillent par plaisir ou attraction.
 - 6/ L'enthousiasme pour la phalange où l'enfant jouira de tous les plaisirs dont son âge est susceptible.
 - 7/ Les compagnies de table, variées chaque jour selon les intrigues du moment, et servies de mets adaptés au goût des enfants qui ont leur cuisine spéciale.
 - 8/ L'influence de la gastronomie sérieuse qui a la propriété de stimuler les cultures par la gourmandise, et lier tout le mécanisme industriel.
 - 9/ L'orgueil d'avoir fait quelque rien que l'enfant croit de haute importance ; on l'entretient dans cette illusion.
 - 10/ La manie imitative qui, dominante chez les enfants, acquiert une activité décuple quand l'enfant est stimulé par les prouesses des tribus enfantines plus âgées.
 - 11/ La pleine liberté d'option en sortes de travail, et en durée de chaque travail.
 - 12/ L'indépendance absolue, ou dispense d'obéissance à tout chef qui ne serait pas choisi passionnément.
 - 13/ L'exercice parcellaire ou avantage de choisir, dans chaque industrie, la parcelle sur laquelle on veut exercer.
 - 14/ Le charme des séances courtes, variées fréquemment, bien intriguées et désirées par leur rareté. Elles sont rares, même lorsqu'elles sont diurnales, car elles n'emploient à tour de rôle qu'1/3 ou 1/4 des sectaires.
 - 15/ L'intervention officieuse des patriarches, des bonnins, des mentorins, tous chéris de la basse enfance qui ne reçoit d'enseignement qu'autant qu'elle en sollicite.
 - 16/ L'absence de flatterie paternelle, déjouée dans l'ordre sociétaire où l'enfant est jugé et remontré par ses pairs.
 - 17/ L'harmonie matérielle ou manœuvre unitaire inconnues dans les ateliers civilisés, et pratiqués dans ceux d'harmonie où l'on opère avec l'ensemble des militaires et des chorégraphes, méthode qui fait le charme des enfants.
 - 18/ L'influence de la distribution progressive, qui peut seule exciter chez l'enfant le charme et la dextérité nécessaires en études industrielles.
 - 19/ L'entraînement collectif ou charme de suivre les collègues s'exaltant par les hymnes, parures, festins, etc.
 - 20/ Les esprits de corps très puissants chez les enfants, et très nombreux en régime sociétaire.
 - 21/ Les émulations et rivalités entre chœurs et sous-chœurs contigus, entre groupes d'un même chœur et d'une même série, entre catégories d'un groupe.
 - 22/ La prétention périodique à s'élever, soit aux chœurs et aux tribus supérieures, soit aux catégories moyenne et haute de chaque tribu.
 - 22/ L'enthousiasme pour les prodiges opérés par les chœurs supérieurs en degré, selon la loi de déférence pour l'ascendant.
 - 24/ Les intrigues vicinales ou luttes émulative avec les enfants des phalanges voisines et rencontre avec leurs cohortes. Ce ressort manquera à la phalange d'essai. Je ne mentionne pas ici d'autres stimulants qui n'agissent guère avant l'âge de quatre ans, tels que la concurrence des sexes et instincts, l'appât du gain et des forts dividendes.
- Ces deux ressorts n'ont point encore d'influence sur les lutins et peu sur les bambins ; ce n'est que parmi les chérubins qu'ils commencent à se développer ; La réunion de ces amorces opérera en moins d'un mois, au bout duquel on aura fait éclore chez l'enfant de trois ou quatre ans de ces vocations primordiales qui, avec le temps, en feront éclore d'autres ; celles où le travail est difficile ne pourront naître

que vers l'âge de 30 à 32 mois. L'éclosion sera facile, si l'on observe la règle générale de mettre en jeu les trois passions mécanisantes : elles peuvent déjà germer parmi les poupons et bien mieux parmi les lutins. La Cabaliste, la Composite, la Papillonne seront pleinement satisfaites chez les lutins, par leurs visites, furetages et essais aux petits ateliers, où tout est charme et intrigue pour eux.

Le bonnin ou la bonnine qui promènent l'enfant d'atelier en atelier, savent discerner les époques opportunes pour le présenter à tel travail ; ils tiennent note de tout ce qui a paru lui plaire, on essaie à deux ou trois reprises si le goût naîtra, on juge s'il faut attendre quelques mois, et on n'insiste jamais quand la vocation ne se déclare pas ; on sait qu'il en éclora une trentaine dans le cours de l'année, peu importe lesquelles. Un bonnin promène communément trois lutins à la fois ; il aurait peu de chance avec un seul, mais sur trois il s'en trouve un plus adroit, un autre plus ardent, l'un des deux entraîne le troisième à l'ouvrage. Le bonnin ne les prend pas tous les trois de même âge ; d'ailleurs il en change dans les ateliers, il laisse tel lutin à l'égoussage, il emmène les autres qui n'ont pas accepté, et un troisième qui a achevé. » (*Le nouveau monde industriel et sociétaire, Œuvres complètes*, éd. Anthropos, 1966, t. VI, p. 182-184, section III, Education harmonienne, chap. 19, « Education des lutins par les bonnins et bonnines »)

Certaines des « amorces » mentionnées par Fourier dans son énumération des caractéristiques propres à l'éducation telle que la pratique l'Ordre combiné pourraient à première vue faire penser aux dispositions avancées par Rousseau dans l'*Emile*. Mais quelque chose distingue sur le fond l'enfant harmonien d'Emile : ce dernier est élevé, sous la conduite de son précepteur, dans un cadre familial strictement privé, de telle manière qu'il ne rencontre d'autres enfants que dans des conditions arrangées, ce qui assure à la formation qui lui est dispensée une dimension strictement individuelle ; donc, pas moins que s'il était élevé dans un milieu scolaire fermé où il aurait néanmoins la possibilité de vivre avec d'autres enfants, il est maintenu artificiellement à part du monde social, avec lequel il n'entrera en contact qu'une fois son éducation achevée. Ce n'est pas du tout le cas du lutin de Fourier : celui-ci, d'une part est incorporé, au même titre qu'un adulte, à des groupes, les « tribus enfantines », ce qui lui permet, en rivalisant non seulement avec des enfants du même âge que lui mais avec des enfants plus âgés et mieux exercés, de faire très tôt l'apprentissage des sentiments collectifs et de la vie en communauté avec ses rivalités, ses conflits d'intérêts et ses alliances ; et, d'autre part, le cadre dans lequel il exerce ses talents, conçu à sa mesure afin qu'il puisse y mettre le mieux possible en oeuvre ses capacités qui sont par définition limitées, n'est nullement coupé du milieu de vie commun où les adultes se livrent à leurs activités : bien qu'il ne soit que « l'ombre d'un travail », le travail du lutin n'en est pas moins un vrai travail, par l'intermédiaire duquel il participe, avec l'assistance de son bonnin ou de sa bonnine, à l'Ordre combiné dont il est, au degré de conscience qui est le sien, partie prenante, avec les droits et les devoirs que cela implique. Sans doute, il n'est pas prévu qu'il touche des dividendes, l'appât du gain n'étant pas cultivé avant quatre ans, l'âge où l'on devient bambin, mais son activité lui vaut des récompenses honorifiques, qui constituent les meilleurs bénéfices qu'il puisse désirer en tirer : dans le contexte de la compétition acharnée que, déjà, il mène avec les autres enfants, qu'ils soient ou non de son âge et de son niveau, compétition qui l'amène à nouer toutes sortes d'« intrigues » à l'intérieur de réseaux comportant déjà un haut degré de complexité, ces titres symboliques, s'ils ne présentent qu'une valeur de parade, lui permettent, tout en renforçant la confiance qu'il peut avoir en lui-même, de définir et de conforter sa situation à l'intérieur de la communauté, qui constitue le cadre collectif où toutes ses aspirations sont destinées à se nouer, dans des conditions qui lui garantissent de s'épanouir au maximum de ses possibilités. De cette manière, la société ne se présente pas, face à lui, comme un bloc d'obligations auxquelles il devrait se soumettre en assimilant les règles, par pur conformisme, sur fond de passivité, mais elle constitue le milieu d'existence dans lequel il se trouve d'emblée activement immergé et à travers lequel il a à se tracer un chemin, non tout

seul, mais avec d'autres, par le biais des engrenages passionnés dont, le plus tôt possible, pratiquement dès qu'il sait marcher, il commence à faire l'expérience.

Parmi les acquis de l'éducation harmonienne recensés par Fourier retiennent particulièrement l'attention les points suivants :

« 11/ La pleine liberté d'option en sortes de travail, et en durée de chaque travail.

12/ L'indépendance absolue, ou dispense d'obéissance à tout chef qui ne serait pas choisi passionnément.

13/ L'exercice parcellaire ou avantage de choisir, dans chaque industrie, la parcelle sur laquelle on veut exercer.

14/ Le charme des séances courtes, variées fréquemment, bien intriguées et désirées par leur rareté. Elles sont rares, même lorsqu'elles sont diurnales, car elles n'emploient à tour de rôle qu'1/3 ou 1/4 des sectaires. »

Ces « droits » s'appliquent aux enfants comme ils s'appliqueraient à des adultes, sans qu'il y ait lieu d'en modifier le libellé. Ils garantissent à chacun, quel que soit son âge, que son insertion dans le procès de production ne suppose de sa part aucun sacrifice, aucun renoncement, aucune soumission, mais préserve à tous les niveaux sa liberté de choix. Si tous « doivent » participer avec les moyens dont ils disposent à l'activité productrice commune, ce n'est pas parce qu'ils y sont contraints, mais parce que cette participation leur offre le meilleur moyen de vivre et d'agir au mieux de ce à quoi ils peuvent prétendre à titre personnel, ce qui a pour conséquence qu'elle répond à leurs désirs les plus profonds, sous les garanties que leur offrent l'exercice parcellaire et les courtes séances qui retirent au travail le caractère d'astreinte aliénante auquel sa pratique est le plus souvent condamnée en Civilisation. Les enfants, pas moins que les autres membres de la collectivité, ont à profiter des avantages, et en particulier des innombrables possibilités de choix, que procure le système sériaire dont les mécanismes, loin de brimer les élans passionnels, et en particulier ceux attachés aux passions distributives et mécanisantes, la Cabaliste, la Papillonne et la Composite, à propos desquelles Fourier précise qu'elles « peuvent germer déjà chez les poupons », offrent à ces élans un exutoire des plus favorables, dans une perspective non pas restrictive et négative mais expansive et positive. Le but de ce système est, au premier degré, de produire déjà un maximum de biens consommables : en triant des pois, le petit enfant contribue à la préparation de ragoûts au sucre (pour les petits calibres), de ragoûts au lard (pour les calibres moyens) et de soupes (pour les gros calibres) que d'autres que lui auront plaisir à déguster, ce qui confère à son activité un certain degré d'utilité ; mais, ce service, il le rend dans des conditions qui présentent pour lui du « charme », pour reprendre le mot qui revient le plus souvent sous la plume de Fourier lorsqu'il cherche à faire valoir les bienfaits que procure l'Ordre combiné, ce qui a pour conséquence qu'il s'y consacre avec enthousiasme, entraîné à le faire par un élan irrésistible.

Sans doute, cette participation à la vie collective ne peut être assumée, en particulier s'ils sont tout petits, par des enfants entièrement livrés à eux-mêmes : ils ont besoin d'être aidés, surveillés et protégés par des adultes, qui, eux-mêmes, effectuent une tâche utile et autant que possible chargée d'agréments de toutes sortes en les accompagnant attentivement dans leurs efforts, comme le font par exemple dans le cas des lutins les bonnins, et dans celui des bambins, les mentorins, dont il faut supposer qu'ils remplissent eux-mêmes leurs fonctions dans le cadre propre à l'exercice parcellaire et aux courtes séances : c'est-à-dire qu'ils ne sont pas condamnés à rester des enseignants à vie dont leurs élèves auraient à subir la compagnie sur de longues durées, ce qui risquerait de transformer celle-ci en une ennuyeuse astreinte. Fourier précise que l'intervention de ces aides d'éducation doit rester « officieuse » (c'est le point 15), c'est-à-dire qu'elle ne doit surtout pas prendre la forme de commandements assésés en application d'une discipline répressive et aveugle : les enfants, lorsqu'il y a lieu qu'ils le soient, sont suffisamment punis par l'échec de leurs efforts et de leurs intrigues, qui les incite à se lancer dans de nouvelles tentatives en vue d'améliorer leur position dont ils sont les mieux placés pour apprécier la conformité à leurs vœux personnels.

Bonnins et mentorins, « tous chéris de la basse enfance qui ne reçoit d'enseignement qu'autant qu'elle en sollicite », procurent une assistance d'autant plus efficace qu'elle est demandée et désirée par ceux qui en bénéficient. Surtout, ils ne doivent pas agir en tant que substituts d'une autorité paternelle ou parentale, dont, par ailleurs, Fourier conteste l'efficacité et le bien-fondé. Sans doute est-il naturel que les parents aiment leurs enfants et que ceux-ci le leur rendent : mais cette affection n'a rien à gagner à interférer avec des rapports d'autorité, que celle-ci soit subie ou consentie ; et, pas davantage que la sévérité, l'indulgence avec laquelle les parents ont naturellement tendance à regarder leurs enfants, ce qui se traduit par les flatteries dont ils les accablent en permanence sous prétexte de les encourager, ne leur est réellement favorable : il n'est pas bon que le besoin d'être encensé, naturel chez l'enfant, soit assouvi par des attentions domestiques délivrées à titre privé, forcément aveugles et disproportionnées. C'est pourquoi il est préférable que les enfants soient formés en dehors du milieu familial qui tend à les enfermer dans une bulle protectrice : il faut qu'ils soient le plus tôt possible lancés dans la vie active, en étant suivis par diverses personnes prêtes à leur apporter l'aide et les conseils dont ils ont besoin et, éventuellement, s'ils le demandent, à les guider dans leur apprentissage de la vie, qu'ils sont appelés à faire sur le tas, avec d'autres, par exemple en participant aux opérations du triage des pois, facilitées par l'emploi des « gimblettes harmoniques ».

Voici comment la chose se passe concrètement en Harmonie :

« Nisus et Euryale touchent à l'âge de 3 ans et sont impatients d'être admis parmi les bambins qui ont de beaux costumes, beaux panaches, et une place à la parade sans y figurer activement. Pour être admis à cette tribu, il faut donner des preuves de dextérité en divers genres d'industrie, et ils y travaillent ardemment.

Ces deux lutins sont encore trop petits pour s'entremettre au travail des jardins. Cependant, un matin, le bonnin Hilarion les conduit au centre des jardins, au milieu d'une troupe nombreuse de bambins et chérubins qui viennent de faire une cueillette de légumes. L'on charge douze petits chars attelés chacun d'un chien. Dans cette troupe figurent deux amis de Nisus et Euryale, deux ex-lutins admis depuis peu aux bambins.

Nisus et Euryale voudraient s'entremettre avec les bambins ; on les dédaigne en leur disant qu'ils ne sauront rien faire, et pour essai on donne à l'un d'eux un chien à atteler, à l'autre des petites raves à lier en botte ; ils n'en peuvent pas venir à bout, et les bambins les congédient sans pitié, car les enfants sont très sévères entre eux sur la perfection du travail. Leur manière est l'opposé de celle des pères qui ne savent que flagorner l'enfant maladroit, sous prétexte qu'il est trop petit.

Nisus et Euryale congédiés reviennent tout chagrins vers le bonnin Hilarion qui leur promet que sous trois jours ils seront admis s'ils veulent s'exercer à l'attelage. Ensuite on voit défiler ce beau convoi de petits chars élégants : les chérubins et bambins, après le travail achevé, ont pris leurs ceintures et panaches ; ils partent avec tambours et fanfare, chantant l'hymne autour du drapeau.

Nisus et Euryale, dédaignés par cette brillante compagnie, remontent en pleurant dans le cabriolet du bonnin ; à peine sont-ils arrivés qu'Hilarion les conduit au magasin des gimblettes harmoniques, leur présente un chien de bois, leur enseigne à l'atteler à un petit chariot ; ensuite il leur apporte un panier de petites raves et oignons de carton, leur apprend à en former des paquets, et leur propose de prendre pareille leçon le lendemain ; il les stimule à venger l'affront qu'ils ont reçu, et leur fait espérer d'être admis bientôt aux réunions des bambins.

Ensuite les deux lutins sont conduits vers quelque autre compagnie, et remis à un autre bonnin par Hilarion qui a terminé avec eux sa faction de deux heures.

Le lendemain, ils seront empressés de revoir le bonnin Hilarion, répéter avec lui la leçon de la veille. Après trois jours de pareille étude, il les conduira au groupe de la cueillette des petits légumes, ils sauront s'y rendre utiles, et on les y admettra au rang de novices postulants. Au retour, à huit heures du matin, on leur fera l'insigne honneur de les inviter à déjeuner avec les bambins.

C'est ainsi que la fréquentation d'une masse d'enfants aura entraîné au bien deux enfants plus petits qui, en civilisation, ne suivraient leurs aînés que pour faire le mal avec eux, briser, arracher, ravager.

Remarquons ici l'emploi fructueux des gimblettes : on donne aujourd'hui à l'enfant un chariot, un tambour qui seront mis en pièces le jour même et qui, dans tous les cas, ne lui seront d'aucune utilité. La phalange lui fournit toutes les gimblettes en diverses grandeurs, mais toujours dans des circonstances où elles seront employées à l'instruction. S'il prend un tambour, ce sera pour se faire admettre parmi les bas tambours, enfants qui figurent déjà en chorégraphie ; je prouverai de même que les gimblettes féminines, poupées et autres, seront utilisées chez les petites filles, comme le chariot et le tambour chez les petits garçons.

Des critiques diront que le menu service des douze petits chars à légumes serait fait plus économiquement par un grand char. Je le sais ; mais pour cette petite économie, on perdrait l'avantage de familiariser de bonne heure l'enfant à la dextérité dans les travaux agricoles, chargement, attelage et conduite, puis l'avantage bien plus précieux de créer aux enfants des intrigues sur les cultures auxquelles ils auront coopéré par ces petits services, qui les passionneront peu à peu pour l'ensemble de l'agriculture. Ce serait une bien fausse économie que de négliger ainsi les semailles d'Attraction industrielle, et les moyens de faire éclore les vocations ; épargne aussi désastreuse que la concurrence réductive du salaire, qui réduit les ouvriers en victimes de naumachie, s'entretenant politiquement pour se disputer le travail.

Un stimulant qu'on ne peut faire valoir en civilisation et qui est décisif en régime sociétaire, c'est la précocité de certains enfants. Dans toutes les catégories, il s'en trouve de précoces d'esprit ou de corps. J'en ai vu un qui, à dix-huit mois, valait en l'un et l'autre genre les enfants de trois ans. Ces précoces montent en grade avant le temps ; c'est un sujet de jalousie et d'émulation pour leurs pareils, dont ils ont quitté la compagnie. La civilisation ne peut tirer aucun moyen émulateur de cette précocité que l'harmonie utilise en matériel et en intellectuel. L'ascension prématurée d'un enfant fait une vive impression sur les plus habiles de la tribu qu'il abandonne ; ils redoublent d'efforts pour l'égaliser, se présenter bientôt aux examens d'ascension. Cette impulsion se communique plus ou moins aux inférieurs, et l'éducation marche d'elle-même par tous les petits ressorts dont la civilisation ne peut faire aucun emploi, parce que ni l'industrie, ni les études ne sont attrayants hors des Séries passionnées.

L'état sociétaire peut seul présenter à l'enfant, dans toutes les branches d'industrie, un matériel échelonné qui fait le charme du bas âge, comme sera une échelle de chariots, bèches et outils en sept grandeurs différentes, appliquées aux sept corporations de lutins, bambins, chérubins, séraphins, lycéens, gymnasiens et jouvenceaux. Les outils tranchants, haches, rabots, ne sont pas encore livrés aux lutins et bambins.

C'est principalement par emploi de cette échelle qu'on tire parti de la singerie ou manie imitative qui domine chez les enfants ; et pour renforcer cet appât, on subdivise les diverses machines en sous-échelons. Tel outil, à l'usage des lutins, est encore de trois dimensions adaptées aux trois catégories de hauts lutins, mi-lutins et bas lutins ; c'est à quoi devront veiller ceux qui feront les préparatifs de la phalange d'essai.

On emploie de même cette échelle dans les grades industriels qui sont de plusieurs degrés, aspirant, néophyte, bachelier, licencié, officiers divers.

De tout travail ne fût-ce que l'assemblage des allumettes, on établit cette échelle de grades et de signes distinctifs, afin que l'enfant puisse déchoir ou s'élever d'un degré selon son mérite. » (*Œuvres complètes*, éd. Anthropos, 1966, t. VI, p. 193-195, Section III, Education harmonienne, chap. 20, « Education de la tribu des bambins par les mentorins et mentorines »)

La gracieuse évocation de la colonne de petits chars à légumes tirés par des animaux de taille réduite et conduits par des bambins ferait penser à première vue à une bénigne et fade berquinade. Mais, suivant sa méthode habituelle qui consiste à dégager de la considération des plus minimes bagatelles des leçons concernant la condition humaine considérée en grandeur nature, car l'essentiel se joue déjà sur ce plan de l'infinitésimal, Fourier exploite cette vision ludique et heureuse dans le sens d'une explicitation critique des formes prises par le procès de travail en général, comme en témoigne en particulier cette remarque faite en passant, qui délivre la morale principale de la fable :

« Ce serait une bien fausse économie que de négliger ainsi les semailles d'Attraction industrielle, et les moyens de faire éclore les vocations ; épargne aussi désastreuse que la concurrence réductive du salaire, qui réduit les ouvriers en victimes de naumachie, s'entretenant politiquement pour se disputer le travail. »

Ce qui, pour les enfants qui participent à ce festif défilé de chars, est un amusement que les adultes regardent avec sympathie et indulgence, se révèle être d'une tout autre portée si on le replace dans la perspective de l'Harmonie et des nouvelles formes que celle-ci entreprend de donner au travail, en application du principe énoncé tout au début du *Nouveau monde industriel et sociétaire* :

« Il faudra, en régime sociétaire, que le travail soit aussi attrayant que le sont aujourd'hui nos festins et nos spectacles. » (O C, t. VI, p. 10)

La joyeuse troupe des bambins s'affairant autour de leurs petits équipages, qui sont des « gimblettes » à leur taille, est un révélateur des problèmes posés à une autre échelle au monde du travail, auquel la Civilisation, avec son régime du salariat, a imposé des conditions aliénantes qui font peser sur les ouvriers tout le poids des contraintes de la production en réservant les profits à ceux qui s'en approprient indûment les résultats. Ce qui peut être fait pour des enfants, auxquels on procure les moyens de se rendre utiles à leur niveau tout en y prenant plaisir, il n'y a pas de raisons valables de ne pas le faire aussi pour des adultes, auxquels, par le biais des engrenages passionnés, on offre la perspective de mener tous ensemble, entraînés quel que soit leur niveau de fortune dans le mouvement d'un même mécanisme par le jeu des trois passions sériaires, la Cabaliste, la Papillonne et la Composite, une existence gratifiante, satisfaisante à tous égards, dont chaque séquence se déguste avec gourmandise, dans un contexte où émulation et compétition ne risquent pas de dégénérer en spoliation, et où tout le monde finalement, les hommes comme les femmes, les enfants comme les adultes, les riches comme les pauvres, trouve son compte, conformément aux lois naturelles de la justice distributive, qui s'appliquent dans tous les cas sans exception, sans que cela nécessite pour autant l'instauration, dans un climat de frustration, d'une égalité formelle entre les diverses conditions.

Pour que ce résultat soit atteint, il n'y a qu'à faire fond sur les passions, les sensibles, les affectives, les sériaires, et en dernière instance l'unitéisme, la passion globalisante qui les résume toutes en en rendant les manifestations « proportionnelles aux destinées ». Le but de l'éducation harmonienne est de donner à toutes ces passions les moyens de s'exprimer à fond, sans réserve et sans contrainte, en présupposant qu'elles ont toutes un rôle à jouer dans le développement de formes de socialité qui, comme on vient de le dire, permettent à chacun d'y trouver son compte. C'est justement ce que n'a pas vu la Civilisation, dont les pratiques éducatives, fondées sur une orthopédie coercitive qui débouche sur un apprentissage de la servilité, ont été pour cette raison vouées à l'échec. A une formation de type disciplinaire, qui prétend éradiquer les mauvaises passions et les risques de dévergondage et de dérapage que celles-ci déchaînent, Fourier oppose l'idée d'une éducation « naturelle », qui n'est autre que l'éducation par le travail, pratiquée à l'air libre et non dans les conditions d'un artificiel enfermement.

Ce thème capital se trouvait déjà avancé dans la *Théorie des quatre mouvements* :

« (Dans les sociétés à séries) l'enfant travaille sans cesse et rend des services incalculables, en s'emparant spontanément de toutes les petites occupations qui emploient chez nous des bras de trente ans. Enfin, il trouve dans les Séries passionnelles l'éducation naturelle ; il s'instruit sans l'instigation ni la surveillance de personne. Dès qu'il peut marcher, on l'abandonne à sa seule volonté, sans autre avis que de se divertir tant qu'il lui plaira avec les groupes de ses semblables ; il suffit de l'émulation, de l'impulsion donnée par les Séries, pour que cet enfant, parvenu à seize ans, ait déjà acquis des notions sur toutes les branches des sciences et des arts, et des connaissances pratiques sur les cultures et fabriques du canton. Ces diverses lumières ne lui ont causé aucun dépense ; il a au contraire un petit trésor, fruit des nombreux travaux qu'il a exécutés pendant son enfance, par émulation, par

attraction, et en croyant se divertir avec les Séries d'enfants qui sont les plus ardentes au travail.

Hors des Séries passionnelles, il ne peut exister aucune éducation naturelle. Celle que reçoit chaque enfant dans les Sociétés d'Ordre incohérent, varie selon le caprice des instituteurs ou des pères, et n'a rien de commun avec les vues de la nature qui veut entraîner l'enfant à toutes sortes de travaux, variés à peu près d'heure en heure. C'est ainsi qu'il les exerce dans l'Ordre combiné, où il acquiert une vigueur et une dextérité prodigieuses, parce qu'il est en mouvement continu et varié sans aucun excès. » (*Œuvres complètes*, éd. Anthropos, 1966, t. I, p. 65-66, 1ère partie, Exposition de quelques branches des destinées générales, chap. 10, « Contrastes réguliers entre les sociétés à séries progressives et celles à familles incohérentes »)

« Fais ce que voudras ! » : la devise de l'Abbaye de Thélème, que Rabelais destinait à des adultes triés sur le volet, Fourier la transpose aux enfants de tout âge, dès qu'ils peuvent marcher, ce qui leur offre la perspective de profiter pleinement des avantages procurés par ce que cette page présente comme une pédagogie du mouvement, en contraste avec les règles éducatives figées, autoritaires et restrictives, mises en œuvre par des sociétés qui ignorent les avantages de l'Ordre combiné. Sans doute, on ne peut qu'être surpris, voire même choqué, par le ton excessivement libertaire de cette proclamation : « Dès qu'il peut marcher, on l'abandonne à sa seule volonté, sans autre avis que de se divertir tant qu'il lui plaira avec les groupes de ses semblables », et on doute qu'aucun lecteur de Fourier, s'il a des enfants, se laisse aisément persuader de les abandonner complètement à eux-mêmes dès leur deuxième année, sans autre accompagnement que celui d'autres enfants pour qu'ils fassent sur le tas, en vrac, leur apprentissage de la vie, en étant exposés à toutes sortes de dangers dont leurs forces d'enfants ne leur permettraient pas de triompher. Vingt ans plus tard, au moment où il compose *Le nouveau monde industriel et sociétaire*, Fourier révisé quelque peu sa copie, puisqu'il assure à ses lutins l'assistance discrète de bonnins et bonnines qui, sans les contraindre, les secourent dans leurs expériences variées et mouvementées, et les aident obligeamment à en surmonter les difficultés : mais le principe de base de l'éducation naturelle est respecté, puisque, même suivis par des adultes, les enfants maintiennent le droit de choisir librement leurs occupations et leurs intrigues, ce qui, à nouveau, fait passer au premier plan l'intervention des passions distributives et mécanisantes, seules à mener le jeu.

Les nouvelles pratiques éducatives imaginées par Fourier ne font donc pas appel à la raison, mais prennent appui sur les impulsions spontanées des enfants, comme par exemple la manie du furetage, déchaînée chez les lutins qu'elle empêche de tenir en place. Chez certains, ces impulsions peuvent prendre des formes extrêmes, ce qui porte à les condamner, et en conséquence à chercher les moyens de les endiguer. Or, et sur ce point Fourier ne transige pas, il n'y a pas lieu en Harmonie de réprimer des entraînements passionnels, qui, de toutes façons, sont émanés de la nature, donc doivent être conformes aux « Destinées » : la seule intervention qu'on puisse envisager à leur égard consiste dans l'élaboration de combinaisons et d'arrangements qui, de déplaisantes qu'elles paraissent au premier abord, les rendent agréables et utiles à la communauté. La constitution des « petites hordes » permet de donner corps à cette idée :

« Il semblera que pour obtenir de l'enfance des prodiges de vertu, il faille recourir à des moyens surnaturels, comme font nos monastères qui, par des noviciats très austères habituent le néophyte à l'abnégation de soi-même ; on suivra une marche tout opposée ; on n'emploiera avec les petites hordes que l'amorce du plaisir.

Analysons les ressorts de leurs vertus : ils sont au nombre de quatre, tous réprouvés par la morale ; ce sont les goûts de saleté, d'orgueil, d'impudence et d'insubordination. C'est en s'adonnant à ces prétendus vices que les petites hordes s'élèvent à la pratique de toutes les vertus. Examinons, en nous aidant d'un indice ; J'ai dit que toute **la théorie d'attraction doit se borner à utiliser les passions telles que Dieu les donne, et sans y rien changer**. À l'appui de ce principe, j'ai justifié la nature sur plusieurs attractions du bas âge qui nous semblent vicieuses ; telles sont la curiosité et l'inconstance : elles ont pour but d'attirer l'enfant dans une

foule de séristsères où se développent ses vocations. Le penchant à fréquenter les polissons plus âgés ; c'est d'eux qu'il doit recevoir en harmonie l'impulsion d'entraînement à l'industrie (ton corporatif ascendant). La désobéissance au père et au précepteur ; ce ne sont pas eux qui doivent l'élever : son éducation doit être faite par les rivalités cabalistiques des groupes. Ainsi toutes les impulsions du jeune âge sont bonnes en basse enfance et de même en haute enfance, pourvu qu'on y applique l'exercice des Séries passionnées ;

Ce ne sera pas du premier jour qu'on entraînera une horde aux travaux répugnants : il faudra l'y amener par degrés ; on excitera d'abord son orgueil par la suprématie de rang. Toute autorité, les monarques mêmes, doivent le premier salut aux petites hordes ; elles possèdent les chevaux nains et sont première cavalerie du globe ; aucune armée industrielle ne peut ouvrir sa campagne sans les petites hordes ; elles ont la prérogative de mettre la première main à tout travail d'unité ; elles se rendent à l'armée au jour fixé pour l'ouverture. Les ingénieurs ont fait le tracé du travail, et les petites hordes, défilant sur le front de bandière, fournissent la première charge aux acclamations de l'armée ; elles y passent quelques jours et s'y signalent dans de nombreux travaux.

Elles ont le pas sur toutes les autres troupes ; et dans tout exercice, le commandement est dévolu à l'un des petits Kans. Si des légions ont campé dans une phalange (aux camps cellulaires), le lendemain, après le repas de délité, on s'assemble pour le départ à la parade, et c'est le petit Kan qui commande. Il a son état-major comme un général, prérogative qui charme les enfants, de même que l'admission à l'armée ; elle n'est accordée qu'aux petites hordes ou à quelques élus des petites bandes qui n'y sont reçus que par la protection des hordes.

Dans les temples, une petite horde prend place au sanctuaire, et dans les cérémonies elle a toujours le poste d'honneur.

Ces distinctions ont pour but d'utiliser leur penchant aux fonctions immondes. Il faut par des fumées de gloriolle, qui ne coûtent rien, les passionner pour ces travaux, leur y créer une carrière de gloire ; c'est pour cela qu'on favorise leur goût d'orgueil, d'impudence et d'insubordination.

Elles ont leur argot, ou langage de cabale, et leur petite artillerie : elles ont aussi leurs druides et leurs druidesses qui sont des acolytes choisis parmi les personnes âgées, conservant du goût pour les fonctions immondes, et à qui ce service vaut de nombreux avantages.

La méthode avec les petites hordes est d'utiliser leur fougue de saleté, mais non pas de l'user par des travaux fatigants. Pour ne point user cette fougue, on l'emploie gaîment, honorifiquement et en courtes séances ; par exemple :

S'il s'agit d'un travail très immonde, on rassemble les hordes de quatre ou cinq phalanges vicinales ; elles viennent assister au délité ou repas matinal servi à 4h $\frac{3}{4}$; puis après l'hymne religieux, à 5 heures, et la parade des groupes qui vont au travail, on sonne la charge des petites hordes par un tintamarre de tocsin, carillons, tambours, trompettes, hurlements de dogues et mugissements de bœufs : alors les hordes, conduites par leurs kans et leurs druides, s'élancent à grands cris, passant au devant du sacerdoce qui les asperge ; elles courent frénétiquement au travail qui est exécuté comme œuvre pie, acte de charité envers la phalange, service de Dieu et de l'Unité.

L'ouvrage terminé, elles passent aux ablutions et à la toilette, puis se dispersant jusqu'à huit heures dans les jardins et ateliers, elles reviennent assister triomphalement au déjeuner. Là, chaque horde reçoit une couronne de chêne qu'on attache à son drapeau, et, après le déjeuner, elles remontent à cheval et retournent dans leurs phalanges respectives. Elles doivent être affiliées au sacerdoce au titre de confrérie religieuse, et porter dans l'exercice de leurs fonctions un signe religieux sur leurs habits, croix ou autre emblème. Parmi leurs stimulants industriels, on ne doit pas négliger l'esprit religieux, mobile très puissant sur les enfants pour exciter le dévouement.

Après les avoir électrisés corporativement dans des fonctions difficiles, il sera bien aisé de les façonner aux emplois habituels de service immonde dans les appartements, les boucheries, cuisines, étables, buanderies ; elles sont toujours sur pied à trois heures du matin, prenant l'initiative du travail dans la phalange comme à

l'armée. » (*Oeuvres complètes*, éd. Anthropos, 1966, t. VI, p. 209-211, Section III, Education harmonienne, chap. 21, « Des petites hordes »)

On a compris que dans les petites hordes sont regroupés tous les polissons et polissonnes, les sales gosses, les énergiques dont les comportements fatiguent et choquent les honnêtes gens : ils aiment faire du bruit, se vautrer dans la saleté, démolir ce que d'autres se sont donné de la peine à édifier, instincts qui se déclarent chez certains, garçons et filles, riches et pauvres, dès les premiers âges de la vie, ce qu'on peut déplorer sans que cela y change rien. Que faire de ces garnements ? Les enfermer dans des maisons de correction, ce qui est une manière à la fois coûteuse et illusoire de s'en débarrasser ? Les sanctionner pour des délits qu'ils n'ont pas encore commis, mais dont on estime qu'ils sont les coupables potentiels ? C'est de cette manière qu'on raisonne en Civilisation : et l'on sait par expérience que les pratiques inspirées par de tels raisonnements n'ont d'autre conséquence que de créer de la délinquance, toujours plus de délinquance, du simple fait de transformer en fatalité des orientations réputées néfastes, en créditant les forces du mal d'une consistance et d'une présence qui ne sont en réalité que les produits de l'attitude répulsive qu'on adopte à leur égard ; Fourier estime en effet que le mal n'a aucune réalité en soi, mais résulte seulement de la manière défectueuse dont des dispositions naturelles sont mises en œuvre : s'il intervient, c'est en tant qu'effet, et non en tant que cause. Alors, faut-il, à l'inverse préconiser à l'égard de toutes ces dispositions naturelles une démarche uniment permissive, répondant à un point de vue abstrait, non moins dommageable que la démarche répressive en raison même de son caractère formel qui la rend de fait inapplicable ? Cette solution n'est évidemment pas meilleure que l'autre. Il ne reste donc qu'à trouver un biais, ce que rend possible l'Ordre combiné, dont les mécanismes accueillent et canalisent, sous certaines conditions bien sûr, tous les penchants quels qu'ils soient, y compris ceux qui déchaînent du dégoût, voire de l'horreur, chez les bien-pensants de tout poil.

La toute première de ces conditions consiste à rassembler ces hors la loi dans des cohortes organiquement constituées, au lieu de les laisser livrés chacun à soi-même, en raison de la réprobation de principe qu'ils suscitent en bloc. Ce qui rend leurs conduites nuisibles, déviantes, c'est en tout premier lieu le fait qu'elles soient pratiquées isolément, donc dans le désordre, ce qui d'emblée les expulse de la collectivité dont elles dérèglent alors de manière insupportable le fonctionnement. A ce propos, on doit raisonner s'agissant d'enfants comme on le ferait dans le cas d'adultes, dont les actes revêtent une signification complètement différente au point de vue de la société s'ils sont exécutés individuellement ou en groupe, ce qui permet de les intégrer au fonctionnement d'engrenages passionnés :

« Ces impulsions ne nous entraînent qu'au mal quand on s'y livre individuellement ; mais il fallait en calculer le jeu sur une masse d'environ deux mille personnes socialement réunies, et non sur des familles ou des individus isolés : c'est à quoi le monde savant n'a point songé ; il aurait reconnu par cette étude que dès qu'on atteint au nombre de seize cents sociétaires (c'est-à-dire à peu près l'effectif que Fourier assigne à une phalange), les impulsions naturelles dites attractions tendent à former des séries de groupes contrastés, dans lesquelles tout entraîne à l'industrie devenue attrayante et à la vertu devenue lucrative. » (*Oeuvres complètes*, t. VI, p. 25, *Le nouveau monde industriel et sociétaire*, Préface, art. 2, « Enormité du produit sociétaire »)

Ce principe vaut pour le troisième sexe comme pour les deux autres. Si les comportements dérangeants des sauvageons et des sauvageonnes sont pratiqués de manière groupée, les conditions sont réunies pour qu'ils accèdent à une certaine forme de reconnaissance publique, voire même de respect ; c'est ce que rend possible leur incorporation dans les petites hordes, dont Fourier prévoit qu'elles soient ordonnées comme des détachements militaires qui, du fait d'être ainsi constitués comme des unités à part entière, remplissent automatiquement une fonction de normalisation. Le paradigme militaire revient souvent chez Fourier : on se souvient des légions des Vestales et Vestels que leurs élans

amoureux incitent à participer aux immenses travaux des armées industrielles, employées à transformer le désert en un immense jardin potager destiné à nourrir l'appétit des Harmoniens, analogue par son ampleur à celui des Géants de Rabelais. A y regarder de près, on s'aperçoit que la conception que Fourier se fait des armées et de l'ordre militaire, qu'il considère comme constituant le cadre le plus favorable au développement des passions affectives (groupistes), y compris celles qui débouchent sur la formation des couples amoureux, est ciblée sur un unique aspect, qui consiste en l'organisation de cortèges et de parades : une armée, c'est pour lui une réunion de gens qui se reconnaissent un intérêt commun, et qui défilent pour afficher aux yeux de tous cet intérêt prédominant, en vue d'en faire ressortir par tous les moyens possible, fanfares, panaches, ornements de toutes sortes, l'excellence, au point de vue non seulement de ceux qui le partagent, mais de la collectivité tout entière. Fourier se serait certainement enchanté des défilés de majorettes, qu'il aurait seulement souhaité améliorer en y intégrant des majorets, de manière à en faire des foyers de mixage communautaire. Pour vaincre la ségrégation, qui est le mal social par excellence, il faut consacrer solennellement la spécificité des genres, en en affinant au maximum les caractéristiques singulières, y compris celles partagées par des gens qui ont comme on dit « mauvais genre », en vue de pouvoir ensuite insérer les groupes de prestige ainsi formés à des ensembles plus vastes, constitués selon le principe de la série, où ces groupes sont confrontés, mêlés et associés mécaniquement à d'autres groupes avec lesquels ils sont amenés à collaborer en vue de la réalisation du bien commun, utilité et agréments confondus : les passions sériaires, distributives et mécanisantes, prennent alors le pas sur les passions groupistes dont elles relayent les tendances particulières afin de les faire servir à des fins plus larges, sans en remettre en question la singularité. C'est de cette façon que les membres des turbulentes petites hordes, conduits par leurs « Kans », se lancent dans de bruyants cortèges, dont la fantaisie débridée arrache aux spectateurs amusés par ce spectacle des cris d'admiration, ce qui du même coup leur confère une dignité, appréciable en termes de prestige : cette dignité, qu'ils auraient été bien incapables de se faire accorder individuellement, ils la reçoivent en corps, du simple fait d'avoir été regroupés, ce qui constitue la première étape de leur resocialisation. Mais les petites hordes ne se contentent pas de défiler : une fois confortées dans leur droit à exister par la collectivité qui célèbre leur rassemblement, rien ne s'oppose plus à ce qu'elles soient, dans le même élan, entraînées à exécuter les travaux répugnants auxquels les goûts singuliers de leurs membres les prédestinent, comme la vidange des égouts, le dépeçage des animaux, les opérations de nettoyage, tâches salissantes mais non pour autant obligatoirement dégradantes, et dont l'accomplissement ne peut qu'être considéré comme utile, ce qui le rend du même coup agréable à la communauté tout entière.

Bien sûr tous les enfants ne sont pas agités, portés aux débordements de toute sorte : il se trouve aussi beaucoup d'enfants sages, ou comme on dit faciles, que leur tempérament placide incite à la gentillesse, au calme et à la docilité. Fourier prévoit que ces derniers, qui ne méritent pas moins, mais pas plus non plus, qu'on s'occupe d'eux, soient rassemblés dans de « petites bandes » : celles-ci se font remarquer, beaucoup plus discrètement, par leur ordonnancement paisible, qui répugne à tout excès ostentatoire du type de ceux auxquels se livrent sans frein les petites hordes qui en tirent gloire. L'Ordre combiné s'arrange pour que ces diverses cohortes d'enfants, petites hordes (composées de 2/3 de garçons et d'1/3 de filles) et petites bandes (composée d'1/3 de garçons et de 2/3 de filles), dont les usages s'opposent comme le jour à la nuit, soient maintenues en haleine dans le cadre de la compétition qui les confronte en permanence, et qui les amène, non à se rapprocher et à se fondre en adoptant une voie moyenne, mais au contraire à accuser leur différence, sous le regard du public appelé en dernière instance à trancher en accordant aux unes ou aux autres la supériorité :

« Ainsi l'éducation harmonienne puise ses moyens d'équilibre dans les deux goûts opposés, celui de la saleté et celui de l'élégance raffinée ; penchants condamnés tous deux par nos sophistes en éducation. Les petites hordes opèrent en sens négatif

autant que les petites bandes en sens positif... Les petites hordes vont au beau par la route du bon, par l'immondicité spéculative. Les petites bandes vont au bon par la route du beau, par des parures et des efforts studieux. Cette action contrastée est loi universelle de la nature. » (id., p. 217)

Les voies sont différentes, mais elles sont amenées à un moment ou à un autre à se croiser, sous le regard du public appelé en dernière instance à trancher en accordant aux unes ou aux autres la supériorité. L'astuce imaginée par Fourier consiste à accorder au départ un avantage aux petites hordes sur les petites bandes : ces dernières n'ont en effet aucun mérite à pratiquer des formes de socialité consensuelles, acceptables par tous, puisque cela répond aux tendances spontanées de leurs membres qui n'ont pas à se forcer pour donner le spectacle d'un ordre assumé sans discussion, car ils sont naturellement disciplinés, ce dont il n'y a pas lieu de les récompenser, puisque cela ne leur demande aucune peine. C'est pourquoi, par calcul, on mettra principalement en valeur les petites hordes, en leur donnant le privilège de défiler en tête des armées industrielles : « Elles ont le pas sur toutes les autres troupes. » On ne craint donc pas de « favoriser leur goût d'orgueil, d'impudence et d'insubordination », dont on trouve le moyen de le faire tourner dans le sens de l'intérêt commun : en encourageant les dispositions des indomptables sauvages à la vaine gloriole, on les pousse à plonger les mains encore un peu plus dans la crasse et à s'acquitter courageusement de tâches infectes, dont du même coup ceux qu'elles dégoûtent se trouvent déchargés, ce qui ne peut que les contenter. C'est dans le même esprit que, tout en surveillant les manifestations, car il faut éviter qu'il se fasse du mal, on cultive chez l'enfant de deux ans sa manie du furetage, qui, en aiguissant sa curiosité, remplit à son égard une indispensable fonction d'éveil. Fourier reste donc fidèle dans tous les cas de figure au principe selon lequel aucune passion, quelle qu'elle soit, n'est bonne ou mauvaise en soi : elle ne le devient que sur le plan de son usage, qui intéresse la collectivité tout entière ; c'est pourquoi celle-ci doit prendre les dispositions nécessaires pour que toutes les passions sans exception, sous la condition préalable d'être pratiquées de manière groupée et non isolément, trouvent un exutoire qui permette de les faire tourner à son avantage, dans la perspective de l'utilité et de l'agrément cumulés, ce qui constitue en dernière instance le seul critère valide pour les apprécier. Il en va à ce point de vue dans le cas des enfants comme dans celui des adultes, dont les comportements sont soumis au même principe de justice distributive : pour que les passions des individus servent à la collectivité, au lieu de constituer d'insupportables déviances nuisibles à la tranquillité et à la prospérité de tous, il suffit de les engrener en leur donnant place à l'intérieur de séries, tout en prenant soin que ces séries ne débouchent pas sur un compartimentage figé des dispositions personnelles des individus, mais qu'elles soient au contraire, par le moyen des courtes séances, un système en mouvement permanent, qui permet de passer d'un type d'activité à un autre. Après tout, rien n'interdit d'imaginer qu'un même enfant se réveille, aux premières heures de la journée, avec l'envie de participer aux rassemblements tumultueux des petites hordes, et que, ayant ainsi dépensé son trop plein d'énergie, il s'incorpore quelques heures plus tard à de petites bandes, qui lui offrent des perspectives plus reposantes, sans que cela l'empêche de finir sa journée en revenant vers les petites hordes, pas nécessairement les mêmes que celles qu'il avait fréquentées le matin : il aura ainsi profité de tous les « leviers » que lui propose la machine sociétaire.

L'éducation en Ordre combiné réalise donc le tour de force suivant : en proposant aux enfants, par le moyen des gimblettes harmoniques de tous ordres, des activités à leur mesure qui leur permettent de faire le plein emploi de leurs forces et de leurs élans passionnels, elle les insère précocement dans la collectivité, même si celle-ci est confrontée à des problèmes qui se traitent à une autre échelle, ce qui n'implique pas cependant qu'on raisonne différemment à leur propos. Ici encore s'applique le principe qui dirige la réflexion de Fourier quel que soit le domaine vers lequel elle se tourne : dans tous les cas, c'est sur le plan de l'infime, de l'infinitésimal, du microscopique, que se règlent les questions concernant

l'ensemble. L'enfant, si petit soit-il, si faible soit l'envergure des occupations auxquelles il s'adonne, n'est pas un être à part, qui en conséquence devrait être extrait des mécanismes de la vie collective : mais il doit être traité de la même manière qui s'applique aussi aux adultes, selon la méthode d'engrenage des séries passionnées qui effectue, avec toutes les précautions requises à cet effet, son insertion dans la société dont il est d'emblée un membre à part entière. On pourrait d'ailleurs présenter ce thème en sens inverse : la socialité joyeuse dont rêve Fourier entraîne dans sa ronde des adultes qui ont conservé intacts les aspirations et les modes de comportement de leur enfance, qu'il leur a fallu seulement cultiver pour en assurer le plein épanouissement, sans sacrifice et sans contrainte.

Une utopie sociale

Concluons par quelques remarques générales ce parcours fatalement incomplet à travers la pensée de Fourier, une pensée si riche et inventive qu'il faut définitivement renoncer à en faire le tour, c'est-à-dire à prétendre l'enfermer dans les limites d'un système achevé, bien bouclé sur lui-même. S'il fallait retenir une seule idée qui permette de l'éclairer en totalité, ce pourrait être celle de mouvement et d'expansion, qui inspire à la fois sa vision de l'univers et sa conception de la société. Cette dernière, il refuse de l'envisager comme un ensemble figé d'institutions, mais il la considère au point de vue d'une dynamique ininterrompue de socialisation dont l'élan naturel, toujours déjà enclenché, ne peut s'arrêter, à moins d'être artificiellement bloqué. L'utopie classique privilégiait des figures emblématiques comme celle de l'île ou du château fort pour y enclorre dans des limites précisément tracées, donc en principe intangibles, une spéculation au sujet de ce que pourrait être un ordre social parfait, sous la condition d'un irréfragable repli sur soi qui en garantisse la pureté et la perpétuation à l'identique : ce qui tendait à la faire apparaître comme un possible posé en alternative au réel. Cette manière de voir est totalement absente chez Fourier, dont la démarche ne pourrait en conséquence être ramenée sous la formule du « roman de l'Etat » avancée par P. F. Moreau dans son étude du récit utopique. Faut-il en conclure qu'avec un auteur comme Fourier, on sort du champ propre à une spéculation utopique entendue au sens strict ? Ou bien faut-il admettre qu'avec lui cette spéculation accède à une autre dimension, inconnue auparavant, ce qui en renouvelle les enjeux sur le fond ? C'est sur cette dernière voie qu'on voudrait s'engager en avançant pour finir la notion d'utopie sociale, faisant pièce à celle d'utopie politique et la subvertissant : cette notion, qui prend avec Fourier un relief particulier, pourrait d'ailleurs être étendue à d'autres auteurs qui, au XIXe siècle, ont aussi pratiqué l'utopie suivant des orientations complètement originales par rapport à ses formes antérieures.

Une utopie sociale, c'est celle qui renonce à aborder les problèmes posés par le fait de vivre en collectivité par le biais de l'Etat qui permet de recentrer ces problèmes dans le cadre d'une perspective juridique ayant pour paradigme de base le contrat. Lorsque Fourier affirme que le mécanisme de l'Ordre combiné « sue la justice », expression qui résume à elle seule tout l'esprit de sa démarche, il veut dire par là que la justice qu'il instaure n'a pas à être fondée sur des principes *a priori* qui en garantissent à l'avance le caractère de légitimité, ce qui impliquerait la nécessité de les poser préalablement pour eux-mêmes. C'est d'ailleurs de là que l'idée de « mécanisme », appliqué à la vie collective, tire l'essentiel de sa signification : en Harmonie, la justice résulte « mécaniquement » des multiples combinaisons sur lesquelles repose le jeu social ; on pourrait dire qu'elle colle à ce jeu, qu'elle y adhère si étroitement, qu'elle n'a pas besoin d'une définition de son fonctionnement séparée, et en quelque sorte transcendante, car elle en constitue l'émanation directe. En conséquence, il n'y a pas lieu de s'entendre d'abord sur ce qu'est le droit, ou de déclarer des droits fondamentaux censés valoir dans l'absolu, indépendamment de leur mise en œuvre concrète à travers les divers

réseaux de la vie sociale effective, saisie à même son mouvement immanent, avec ses tours et détours incessants, manifestations des attractions passionnées qui la dynamisent en profondeur. Le social, c'est la réalité communautaire considérée dans sa complexité changeante, selon une perspective qui n'est pas réductible à un ordonnancement figé ou à un système formel de légalité dont l'Etat se porterait garant en exerçant son autorité. Il en résulte que l'harmonie propre à l'Ordre combiné ne repose pas sur un contrat social formel, qui serait l'expression préalable d'une volonté collective substantiellement ou organiquement constituée. A ce point de vue, Fourier, c'est l'anti-Rousseau.

Chez Fourier, dont les spéculations s'énoncent comme on en a fait la remarque pour commencer à l'indicatif présent, il n'est pas question de ce qui doit être, c'est-à-dire, faudrait-il plutôt dire, de ce qui devrait être, en rupture avec ce qui est, contrairement à ce que donne à croire une interprétation à courte vue de la discussion qu'il engage avec l'esprit de Civilisation en vue d'en contester les attendus. Si l'utopie s'expose au présent, c'est parce qu'elle correspond au mouvement d'une dynamique dont les amorces se trouvent déjà réunies et agissantes sur le plan propre à la nature des choses, et en particulier à la nature passionnelle, désirante, qui définit l'humain comme tel : c'est pourquoi il n'y a pas lieu de forcer cette nature ou de l'encadrer pour lui restituer, comme prétendait le faire l'utopie classique, la plénitude de ses droits. Fourier ne se présente en aucun cas comme un révolutionnaire : à ses yeux, le projet révolutionnaire est encore un fantasme de civilisé qui voit tout sous un angle abstrait et formel, ce qui conduit inévitablement à placer la vie communautaire sous le contrôle d'une autorité souveraine, donc à l'interpréter dans les termes du pouvoir, orientation que l'Ordre combiné récuse en la vidant de son sens. L'Harmonie, pour autant qu'elle répond au principe universel de l'attraction, n'est pas à instaurer, par un acte décisionnel du type de celui édicté par le roi Utopus de More lorsqu'il a pris l'initiative de couper l'isthme qui liait au continent le territoire sur lequel il prétendait refonder à partir de la base un nouvel ordre communautaire : en effet, ses dispositifs, qui concernent l'univers dans son ensemble et non seulement la société humaine qui s'y trouve immergée, se trouvaient déjà potentiellement en place depuis le début des temps, même si leur exploitation a été entravée, ce qui a différé la manifestation de leurs résultats, donnant ainsi à croire, fallacieusement, qu'il faudrait rebâtir à partir de rien un tout autre ordre social organisé autour d'un foyer central unique. Ici à nouveau s'applique le principe selon lequel il faut donner la priorité à la considération du complexe sur celle du simple, ce qui du même coup dissipe les illusions et les fantasmes qui prolifèrent autour de la représentation du pouvoir politique et de l'autorité dont celui-ci est censé disposer. Fourier ne nie pas la réalité d'un tel pouvoir, mais il en décale le point d'application, en le présentant comme l'émanation circonstancielle et en grande part marginale d'une socialité en acte, pratiquée au jour le jour énergiquement et dans l'enthousiasme, sans cesse en train de se faire, de se défaire et de se refaire, sur le plan de ses activités les plus microscopiques en apparence, pour autant que celles-ci soient libérées de toute contrainte qui ne pourrait qu'en dévier le cours : en Harmonie, l'association remplit, par le simple jeu « mécanique » de ses combinaisons, de ses agencements, une fonction de régulation ne faisant aucune référence à une soumission. C'est pourquoi, à la différence de l'utopie classique, celle qui cherche ses principales références du côté de la politique, l'utopie sociale de Fourier ne situe pas ses dispositifs dans un ailleurs lointain, artificiellement coupé de ce qui existe ici et maintenant ; mais les installe dans un rapport de familière proximité, à portée de main en quelque sorte, si toutefois on sait s'y prendre pour les mettre à disposition en faisant l'économie d'un acte de rupture violente, donc dans la continuité :

« Ne vous laissez point abuser par les gens superficiels qui croient voir dans l'invention des lois du Mouvement un calcul systématique. Songez qu'il ne faut que 4 à 5 mois pour le mettre à exécution sur une lieue carrée, que l'essai en sera peut-être achevé dans le cours de l'été prochain ; qu'alors le genre humain tout entier passera à l'Harmonie universelle, et que vous devez dès à présent régler votre

conduite sur la proximité et la facilité de cette immense révolution. » (*Théorie des quatre mouvements*, « Avis aux Civilisés relativement à la prochaine métamorphose sociale », in *Œuvres complètes*, éd. Anthropos, 1966, t. I, p. 308)

Si Fourier reprend à son compte le mot « révolution », c'est sous la condition de restituer à celle-ci sa dimension naturelle sur laquelle les projets de révolution politique font généralement l'impasse.

La spéculation utopique, dans la forme singulière que lui donne Fourier, forme marquée par le culte de la facilité et de la proximité, consiste à imaginer les détails, y compris les détails les plus festifs, anodins en apparence, de cette existence communautaire dont le système ne peut être posé dans l'abstrait précisément parce qu'il tient à de tels détails, comme par exemple, la façon de se nourrir, de se déplacer dans l'espace, d'employer son temps à des occupations diverses ou de répartir les bénéfices obtenus grâce à ces occupations dans lesquelles à chaque fois la collectivité tout entière est intéressée, par ricochet ou par engrenage. C'est ce qui conduit Fourier à affirmer

« l'extrême facilité de sortir du labyrinthe civilisé sans secours politique, sans effort scientifique, mais par une opération purement domestique. » (*Théorie des quatre mouvements*, in *Œuvres complètes*, éd. Anthropos, 1966, t. I, p. 126)

Redisons le une fois de plus : c'est sur le plan des plus petits détails « domestiques » que se joue le destin de la société conçue comme un ensemble associatif dégagé de toute astreinte extérieure, et ceci de façon telle que, si l'on touche à l'un de ces détails, tout le reste vient à sa suite par une sorte de contagion qui se propage à une vitesse stupéfiante, sous conditions que son point d'application soit bien choisi, c'est-à-dire s'il constitue le maillon faible du système en place, comme c'est par exemple le cas des règles de conjugalité ou des modalités commerciales fondées sur l'échange propres au régime civilisé. C'est pourquoi, à une stratégie d'ensemble promulguée de haut et de loin, à distance de la réalité sociale concrète, Fourier substitue une tactique de l'action exemplaire, inspirée par un inventeur de génie qui, comme il l'a lui-même fait, a formé l'idée mirobolante du « truc », le petit truc qui, incidemment, change tout, non par une rupture effectuée de façon décisionnelle, mais en quelque sorte par contamination spontanée, dont les effets se déploient naturellement sans intervention d'un pouvoir centralisé qui, s'il existe, n'a rien d'autre à faire qu'à entériner ces effets, donc à en prendre acte, éventuellement de manière solennelle, mais sans avoir aucunement la capacité d'en infléchir les orientations. On peut dire de ce point de vue que Fourier professe une certaine sorte de libéralisme, en ce sens qu'il écarte la possibilité d'une mainmise ou d'un contrôle exclusif de l'Etat sur le déroulement des affaires publiques, ce qui du même coup dissout la représentation d'une vie publique dissociée de la vie privée. La série, germe d'une existence communautaire fondée sur le principe de l'association libre, n'est pas une forme politique trouvant ses garanties dans des structures juridiques qui, pour s'appliquer, requièrent l'intervention de la force, dans des conditions qui, d'ailleurs, démentent l'idéal de justice dont elles se réclament en droit, mais en droit seulement : mais c'est une figure naturelle, dont les procédures irradiant à travers toutes les zones de l'univers, qu'il n'y a en conséquence pas lieu d'instituer, mais seulement de révéler, de mettre au jour, en la dégageant des obstacles qui en entravent la manifestation. Est ainsi évitée la dérive autoritaire dans laquelle la plupart des utopies classiques se laissaient entraîner, en opposition à leur projet déclaré de supprimer les entraves qui brident la puissance d'exister et d'agir, aussi bien pour ce qui concerne la collectivité que pour ce qui concerne ses membres.

À une intervention révolutionnaire, dont les conséquences peuvent être d'une extrême gravité, et qui au fond, sans même qu'on s'en aperçoive, risque de fortifier le système qu'elle prétend renverser, Fourier substitue en conséquence d'autres types d'action qui évitent de s'attaquer de manière frontale à cette Civilisation qu'il abhorre et dont il ne cesse de dénoncer les abus, car cette sorte d'attaque lui confère une consistance, une cohérence dont elle ne dispose pas en réalité. Les actions qu'il préconise s'attaquent à des enjeux insignifiants au

premier abord, mais qui, dès qu'on commence à y toucher, se révèlent être d'une importance décisive, dans la mesure où ils donnent immédiatement accès aux problèmes de fond qui sont ceux posés par l'attraction passionnelle, ciment effectif de l'existence communautaire dont elle investit tous les replis :

« En croyant nous livrer à des amusements, nous faisons souvent des opérations politique de la plus haute importance ; telle est celle des Cercles ou Casinos, qui sont un germe de ménage progressif. Cette petite innovation pouvait renverser l'ordre civilisé si elle eût pris quelque extension et si l'on eût amené les Cercles au point de former des Ménages fixes pour les célibataires de divers âges avec gradation de fortune. Bientôt les associés d'un tel Ménage se seraient aperçus que les passions tendent à subdiviser toute la société en plusieurs groupes inégaux et rivaux ; après quelques essais de ce genre, on serait arrivé peu à peu à former la Tribu à neuf groupes, où les rivalités se trouvent balancées et harmonisées. En voyant les agréments attachés à un pareil Ménage, les femmes célibataires se seraient hâtées de l'imiter, et bientôt l'Ordre civilisé eût été anéanti sans aucune secousse politique et au grand étonnement de tout le monde. » (*Théorie des quatre mouvements*, in *Œuvres complètes*, éd. Anthropos, 1966, t. I, p. 195)

Fourier pourrait être taxé de naïveté, une naïveté qui d'ailleurs fait la plus grande partie de son charme, lorsqu'il propose de fonder sur l'exploitation de Cercles et de Casinos, et non sur une réforme globale de l'Etat, son projet de rénovation sociale, qu'il paraît alors cantonner à certains aspects marginaux de l'existence, ce qui en rétrécit considérablement la portée : c'est, si on peut dire, de l'utopie à courte vue qui, en focalisant l'attention sur des riens, compromet son ambition déclarée de changer la vie sur le fond, un résultat dont on voit mal comment il pourrait obtenu à l'aide d'insignifiantes mesurette, comme la création de lieux de rencontres, Cercles ou Casinos, soi-disant propices à la constitution de séries passionnées ayant valeur d'entraînement pour le reste de la société. Mais lui opposer ce type d'objection, c'est passer à côté de ce qui inspire pour l'essentiel son propos et en constitue ce qu'on peut appeler la philosophie : à savoir l'idée que, dans un monde qui ne connaît d'autre principe absolu que celui de la continuité, tout se joue sur le plan de l'infiniment petit, et qu'il suffit d'inoculer le germe de l'Harmonie pour qu'il se répande à une vitesse foudroyante ; une fois enclenché, ce qui peut tenir à très peu de chose, le mouvement se poursuit par sa dynamique propre, et, de proche en proche, gagne tout le terrain, en imposant sa loi, non de manière brutale, mais par le moyen de combinaisons insidieuses, d'autant plus efficaces qu'elles dissimulent l'envergure de leur action sous des initiatives anodines, marquées par un déficit criant d'ambition. À son point de vue, pour tout changer, il faut renoncer à le faire d'un coup, de la manière que prescrit le paradigme révolutionnaire : mais le mieux est de prendre les choses par le bon bout, qui peut être un tout petit bout ; car si on tire sur celui-ci, tout le reste vient à la suite.

De là la conception singulière que se fait Fourier de l'action exemplaire :

« Il suffira d'un petit comité de fondateurs pour opérer subitement la métamorphose universelle : *pauci sed boni*. » (*Le nouveau monde industriel et sociétaire*, in *Œuvres complètes*, éd. Anthropos, t. VI, p. 98)

« Opérer subitement la métamorphose universelle » ne signifie pas alors procéder à un renversement instantané du pour au contre, du type de celui dont les changements de régime politique portent la fallacieuse promesse : mais cela veut dire créer les conditions pour que cette métamorphose s'effectue selon la logique continue d'un mouvement expansif qui, une fois amorcé, suit inexorablement sa route jusqu'à son terme à une vitesse qui s'accélère au fur à mesure, en multipliant les combinaisons et les engrenages qui permettent d'en diffuser les effets, et d'occuper la totalité du champ investi : comme Diogène, Fourier prouve le mouvement en marchant, par la seule vertu démonstrative de l'exemple ; l'essayer, c'est l'adopter : Fourier, qui avait été voyageur de commerce, n'aurait pas renié cette raccrocheuse formule publicitaire. Le plus difficile, c'est donc de s'y mettre, en décelant l'occasion favorable et en s'attaquant au point de résistance qui bloque le mouvement associatif, avec la certitude que, une fois que celui-ci aura cédé, tout le reste viendra sans difficulté, par

sympathie en quelque sorte : une seule phalange d'essai exercera une force irrésistible d'entraînement ; son expérience sera aussitôt reconduite un peu partout, à des échelles croissantes d'intensité. Pourquoi ? Parce que l'Harmonie, qui tire son fondement de l'attraction, est avant tout désirable : une fois son principe révélé, sous forme si réduite que ce soit, on ne pourra que vouloir passionnément l'imiter, le reproduire, procéder à son extension en grandeur accrue, en faisant de la communauté humaine, à l'image de l'univers, un vaste ensemble dont les cercles prolifèrent et se compliquent à l'infini, sans frein, par la seule vertu attractive du désir qui est le moteur véritable du changement, quel que soit le domaine où celui-ci se produit. Comme l'écrit justement Roland Barthes,

« cet enchaînement, cette induction fatale qui relie l'inflexion la plus ténue de notre désir à la socialité la plus vaste, cet espace unique dans lequel se trouvent pris le fantasme et la combinatoire sociale, c'est très exactement la systématisation (mais non le système). » (Sade, Fourier, Loyola, éd. Seuil, 1971, p. 86)

Qu'est-ce qui distingue la systématisation du système ? C'est que la première, la systématisation, obéit à une impulsion, dont l'origine peut être fantasmatique, sa vérité se trouvant du côté du mouvement qu'elle enclenche, alors que le second, le système, obéit au modèle d'une rationalité figée, fermée, et si on peut dire monopolistique, qui prescrit le changement en bloquant toute possibilité ultérieure de transformation, ce qui revient à faire du sur place et à censurer la dynamique expansive du désir, la seule à pouvoir investir en totalité le terrain de la socialité concrète, « cet espace unique dans lequel se trouvent pris le fantasme et la combinatoire sociale », pour reprendre les mots dont se sert Barthes : l'association ne se décide pas, elle se désire, en vertu de l'emprise universelle exercée par l'attraction. Le destin de la révolution, guidée par l'esprit abstrait de système, c'est de se métamorphoser en contre-révolution. C'est pourquoi Fourier tient à se présenter lui-même, non comme un révolutionnaire, dont les prétentions, de la manière même dont elles se formulent, sont vouées à se retourner en leur contraire, mais comme un simple « inventeur », qui a su trouver le « truc », le fil sur lequel il ne reste qu'à tirer, c'est-à-dire le principe nucléaire de la série, qui offre aux passions distributives et mécanisantes le champ d'exercice dont la funeste Civilisation les a privées.

Fourier est resté toute sa vie fidèle à ce programme, dont il avait énoncé l'idée de base dès 1808, dans les dernières lignes de l'Introduction de sa *Théorie des quatre mouvements* :

« Il faut jeter au feu toutes les théories politiques, morales et économiques, et se préparer à l'événement le plus étonnant, le plus fortuné qui puisse avoir lieu sur ce globe et dans tous les globes, au passage subit du chaos social à l'harmonie universelle. » (*Oeuvres complètes*, éd. Anthropos, 1966, t. I, p. XXXVI)

Un peu plus loin, il écrivait, dans le Discours préliminaire du même ouvrage :

« Nous allons être témoins d'un spectacle qui ne peut se voir qu'une fois dans chaque globe : le passage subit de l'incohérence à la combinaison sociale ; c'est le plus brillant effet de mouvement qui puisse s'exécuter dans l'univers ; son attente doit consoler la génération actuelle de tous ses malheurs. » (id. p. 17)

Si le changement est imminent, s'il doit s'effectuer de manière subite, c'est par ce qu'il est suspendu à la réalisation événementielle d'une simple expérience, qui doit balayer d'un coup toutes les spéculations théoriques dont se sont nourries jusqu'ici la morale, l'économie et la politique, avec leurs grands mots, leurs ambitions démesurées, qui n'exprimaient en réalité rien d'autre que le fait qu'elles passaient systématiquement à côté des exigences concrètes de la vie réelle et de ses problèmes, dont elles détournaient la portée en les énonçant en termes d'obligation, de fausse nécessité, alors que, dans le monde social comme dans l'univers naturel, tout est affaire d'attraction et de passion. Or,

« les Civilisés sont dans une ignorance absolue sur l'emploi des passions dans le système moral. » (*Théorie des quatre Mouvements*, in *Œuvres complètes*, éd. Anthropos, 1900, t. I, p. 139)

Et leur système se nourrit entièrement de cette ignorance.

Tout ceci peut se résumer d'un mot : l'utopie sera sociale ou ne sera pas. L'invention de Fourier, le truc qui doit tout changer, c'est la mise en évidence d'une figure du social qui ne doit rien à la politique et qui récuse le primat du politique, ce dont le modèle de la libre association, avec ses complexes engrenages et combinaisons, ses attractions passionnées, fournit le témoignage exemplaire :

« J'apporte le calcul qui va guider la politique dans le dédale des passions et délivrer le monde de la Civilisation, plus révolutionnaire et plus odieuse que jamais. »
(*Théorie des quatre mouvements*, in *Œuvres complètes*, éd. Anthropos, 1966, t. I, p. 280)

En énonçant la nécessité de « guider la politique dans le dédale des passions », Fourier formule le programme d'une utopie apolitique, programme qui ne peut apparaître que comme utopique dans le contexte propre à la Civilisation, dont les principaux errements s'expliquent par le fait qu'elle considère tout sous l'angle du politique : secouer la chape de la politique, telle serait en dernière instance la fonction de l'utopie. Apolitique, l'utopie fouriériste n'est cependant pas antipolitique : Fourier ne supprime pas l'Etat, - il va même jusqu'à programmer l'instauration d'un Empire universel -, il se contente de l'ignorer ; il délaisse la politique, ce qui lui permet d'en contourner les contraintes, dont les agencements sériaires sont censés effectuer sans rupture la dissolution. La clé de son apolitisme se trouve dans son anticonformisme, qui lui permet de déplacer l'attention vers de nouveaux problèmes : on peut discuter les solutions qu'il apporte à ces problèmes, mais on ne peut en ignorer la pertinence et la fécondité. Comme Marx l'avait diagnostiqué, la fonction de l'utopie est avant tout critique, et non édifiante : elle suspend et décompose des évidences ; elle provoque davantage qu'elle ne convainc ; elle suscite une attente plutôt qu'elle ne résout la tension installée par celle-ci, en procédant à une tentative de fondation, fatalement illusoire. Il y a dans la production théorique de Fourier une dimension hallucinatoire qu'il n'est pas permis de nier : mais les procédures ironiques qui en constituent l'accompagnement en maintiennent les effets suspendus. S'en dégage une urgente interrogation : qu'est-ce que vivre en société ? quelles sortes de pulsions désirantes sont en jeu dans l'existence communautaire ? à quelle volonté correspond le fait d'y être engagé ? À ce type d'interrogation, la lecture de Fourier restitue sa portée corrosive : c'est ce qui en fait tout le prix.

(fin)

©Pierre Macherey